

L'ARRIVEE DU 4° B.C.P. A LA 4° D.C.R.

Depuis Février 1940, le 4° Bataillon de Chasseurs à Pied, retiré de la 14° Division d'Infanterie, en ligne sur le front de Lorraine, Région Est de FORBACH, cantonnait dans la région Est de CHALONS-SUR-MARNE, rattaché à la 2° D.C.R. accolé au 17° Bataillon de Chasseurs Portés.

Depuis trois mois, le bataillon était en cours de transformation en bataillon de Chasseurs Portés. Il avait été formé environ 250 conducteurs pour véhicules de toutes sortes: motocyclettes, sans ou avec side, chenillettes, voitures de tourisme, chars légers, camions et camionnettes, tracteurs à chenilles, etc... et de nombreuses manoeuvres aux camps de la Haute-Moivre et de CHALONS avaient assuré l'instruction technique et tactique.

Cependant, début Mai, la transformation était loin d'être terminée.... Les autorités les plus compétentes affirmaient que l'achèvement de la mise sur pied ne saurait être envisagée dans les cas les plus favorables, avant Août 1940.

Pour compléter les effectifs théoriques il manquait 8 Officiers, 7 Sous-Officiers, 115 Hommes de Troupe, et tout particulièrement deux commandants de compagnie, un Officier spécialiste du matériel automobile et l'Officier des transmissions. Il est d'autre part à remarquer que, malgré qu'il s'agisse d'un bataillon d'active, treize Officiers sur 19, 75 Sous-Officiers sur 118, soit 2 sur 3 et 300 hommes de troupe, soit un sur trois, proviennent des réserves.

En ce qui concerne l'armement, le bataillon avait été doté depuis quelques jours du fusil 37, du calibre 7 m/m,5 en remplacement des fusils ou mousquetons Lebel; mais ces armes n'avaient pu encore être expérimentées au champ de tir.

Pour les munitions il manquait 200.000 cartouches, 240 obus de mortiers, 500 grenades à main. Quant aux transmissions, aucun matériel sans fils. Ce matériel était à l'étude et l'on discutait encore aussi bien sur le modèle à adopter que sur l'organisation générale des transmissions dans le détail.

Pour le matériel auto, le bataillon ne possédait en bon état que les camionnettes et les chenillettes du temps de paix ainsi que les 24 Sides, les 18 tracteurs Latil perçus peu de jours auparavant. La plus grosse part du reste du matériel auto était constituée de véhicules d'instruction destinés à l'école de conduite, au dressage technique; il était fort usagé et appartenait aux marques et aux modèles les plus divers.

Il manquait enfin 22 voitures tous terrains non blindées, 43 voitures blindées et chenillées, 7 voiture de liaison.....

5 automitrailleuses, 35 motos, les camions ateliers et de dépannage.

Tout particulièrement les groupes de combat de fusiliers qui devaient être portés sur Lorraine, 25 blindés et chenillés, ne disposaient d'aucun de ces véhicules.

Le 14 MAI dans les cantonnements de JUSSECOURT-MINECOURT HEITZ-L'EVEQUE, VAVREY-LE-GRAND au nord de VITRY-LE-FRANCOIS, qu'occupe le bataillon depuis 8 jours, la quiétude est donc totale: 70 per- missionnaires sont absents qui ne rejoindront jamais, portant ainsi le déficit total des effectifs à 100. On ignore tout des événements qui se déroulent en Belgique et dans les Ardennes; seuls quel- ques avions venus bombarder VITRY ont été "sonnés" par nos F.M. de D.C.A. D'ailleurs personne, y compris le Chef de Corps, n'envi- sage la possibilité d'engagement immédiat du bataillon dans la situa- tion matérielle qui est la sienne. Le 13 Mai encore, n'a-t-on pas reversé pour compléter la 2° D.C.R. qui faisait mouvement, le ma- tériel auto. le meilleur.

Or, dans la nuit du 14 au 15, arrive l'ordre d'alerte. Le 4° Bataillon est mis à la disposition du Général Commandant la 6° Région qui lui fixe comme lieu de stationnement la zone FOGNY- VESIGNEUL au Sud de CHALONS-sur-MARNE. On arrive à 8 heures dans cette région. Vers 11 heures parvient un nouvel ordre, celui d'instal- ler des postes de bouclage, ce que l'on appellera plus tard des "bouchons", sur les itinéraires Nord et Sud aboutissant à CHALONS, de- puis SAINT-MARTIN au Nord jusqu'à L'EPINE au Sud, en passant par AUBERIVE, SAINT-HILAIRE-LE-GRAND, SUIPPES, soit 40 Kms de front.

Le 16 au soir nous parvient l'ordre de regroupement vers SAINT-ETIENNE-AU-TEMPLE, en vue d'un enlèvement dans la nuit par un groupe de transport auto.

Le 17 vers 1 heure du matin, le Bataillon démarre en di- rection de REIMS, point de première destination. Evidemment, depuis notre arrivée, nous avons vu l'exode des réfugiés des Ardennes et avons aussi vu, que dans certains de ces soldats isolés, sans armes égarés volontaires, fuyant vers l'Ouest ou le Sud, avec le souci d'échapper à toute récupération par une troupe digne de ce nom. Mais les nouvelles sont tellement contradictoires que nous ne pouvons concevoir l'ampleur du désastre.

A REIMS, vers 4 heures du matin nous apprenons enfin que nous rejoignons la 4° D.C.R. en cours de formation dans la région Sud de LAON, et que le Colonel DE GAULLE, commandant de cette di- vision a son P.C. à BRUYERE. Mais la commission régulatrice routière nous informe que la route directe REIMS-LAON n'est peut-être plus utilisable, les allemands ayant semble-t-il atteint CORBEY dans la nuit. A l'E.M. de la Région où nous nous rendons pour faire préciser ce renseignement, la nouvelle est démentie.

La situation apparaît cependant comme assez trouble aussi le peloton motocycliste du Sous-Lieutenant BARATIN est-il lancé en avant avec une mission de sécurité du convoi et de liaison avec le Colonel DE GAULLE, en vue notamment de connaître en quel lieu doit s'effectuer le débarquement.

Et le convoi reprend sa marche en direction de LACON avec destination provisoire BERRY-AU-BAC non sans assister aux premiers bombardements des stukas sur l'aérodrome de BETHENY et sans se voir lui-même encadré par les bombes lâchées au passage par ceux-ci.

Vers 7 heures, le Lieutenant BARATIN qui a pu atteindre le P.C. de la 4^e D.C.R., nous apprend que les éléments déjà arrivés de la 4^e D.C.R. ont attaqué vers 5 heures ce matin en direction de MONTCORNET.

- Que le Colonel DE GAULLE actuellement à GISY attend impatiemment le 4^e Bataillon pour l'engager derrière les chars. Evidemment cette constitution de division en plein "Bataillon", cet engagement précipité d'un bataillon en cours de transformation ne laisse pas que de nous surprendre.

Nous n'ignorons pas que la guerre est faite d'imprévu, mais il y a cependant une limite à l'imagination de la moyenne des hommes.

Ceci dit, il ne peut être question de discuter, de se lamenter, de s'exclamer, il faut agir et au mieux...

Le Chef de Corps part immédiatement en avant pour prendre directement les ordres du Colonel DE GAULLE, et le convoi reçoit l'ordre de se rendre à SAUCUSY. Arrivé au P.C. de la Division, le Chef de Bataillon est mis au courant de la situation:

- Les Allemands ont atteint MONTCORNET, des détachements avancés occupent même CHEVRES, une colonne motorisée de ravitaillement d'artillerie a été surprise et anéantie par les chars sur la chaussée LIESSE-CHEVRES, une partie des occupants se sont dispersés dans les tourbières et abattent nos isolés.

Le 4^e Bataillon doit au plus tôt:

- Nettoyer les tourbières de part et d'autre de la chaussée, pousser ensuite vers MONTCORNET afin d'appuyer l'action des chars, enfin, en ce point, interdire les ponts sur la Serre (1^e et 2^e Cies).
- Organiser avec une Compagnie la défense de SIBBONNE (2^eme Compagnie);
- Organiser la défense de LIESSE (C.E.);

A peine descendues des cars à GISY, les Compagnies sont lancées en avant.

Les tourbières sont nettoyées, une dizaine de prisonniers sont faits, CHIVRES est atteint... La 3^e Cie poussera jusqu'à BUCY... Mais la progression est lente car elle s'effectue à pied et la journée est chaude.

Vers 17 heures les chars qui avaient abordé les lisières de MONTCORNET tenues par l'ennemi sont soumis à de violentes attaques aériennes qui causent d'assez lourdes pertes. Ils reçoivent l'ordre de se replier derrière la ligne des marais en ne conservant qu'une tête de pont, fenêtre pouvant permettre éventuellement une reprise d'attaque vers l'Est.

En conséquence:

Les 1^{ère} et 3^{ème} Compagnies, la Compagnie de Commandement (pionniers et transmissions, ces derniers utilisés en grande partie comme voltigeurs) avec P.C. Bataillon occupent et organisent la défense de CHIVRES en tête de pont à l'Est des marais.

La 2^{ème} compagnie tient toujours SISSONNE.

Dans la nuit du 17 au 18, ordre est donné de faire tenir par une section le passage de l'ancien moulin de LIESSÉ entre CHIVRES et SISSONNE. C'est la section MAYOUX de la 3^{ème} Compagnie qui s'y rend.

Le 18 matin à la pointe du jour, une patrouille motorisée ennemie composée de deux auto-mitrailleuses avec trois motocyclistes, aborde CHIVRES par la route de MONTCORNET. Une des autos pénètre dans le village par la chicane de la barricade mais se trouve nez à nez avec une deuxième barricade constituant une embuscade. Elle essaye de se dégager en empruntant une rue secondaire interdite également par une autre barricade gardée.

Les deux occupants abandonnent alors leur véhicule et réussissent à se perdre dans les maisons où ils ne pourront être retrouvés. Les autres véhicules ennemis ont fait demi-tour dès l'ouverture du feu abandonnant leurs camarades engagés dans le village.

De notre côté nous avons à déplorer un mort: Le Sergent DUVERGER (3^{ème} Compagnie).

Vers 1 heure parvient l'ordre de verrouiller le passage de PIERREPONT. La 3^{ème} Compagnie reçoit cette mission et quitte de ce fait CHIVRES.

Vers 12 heures des éléments d'infanterie ennemis sont aperçus sur les crêtes dominant CHIVRES à l'Est, notamment aux lisières des boqueteaux; bientôt des travaux sont signalés... Vers 13 heures se déclenche un assez violent tir de 105 qui s'abat sur le village, particulièrement sur la sortie Ouest et dans les vergers au Sud; peu de dégâts dans le village même.

Des chars Bl, bis, venus en soutien s'embossent à la sortie Est et arrosent à coups de 75 les lisières d'un boqueteau à 2 Kms environ; on voit des fantassins ennemis s'enfuir sur la crête en arrière. Bientôt un violent incendie se déclare dans le bois, agrémenté d'explosions. Une voiture de munitions a du être atteinte. Tous ces indices semblent faire présager qu'une attaque se prépare. On s'apprête à la recevoir.

Notre situation n'a rien de très favorable: 150 hommes pour défendre un village dominé nettement à l'Est, aux lisières capricieuses, feu favorable à la défense, adossé à des marais de deux kilomètres de large qui rendent difficile l'adduction des réserves ou éventuellement l'exécution d'un repli. Pas d'appui d'artillerie: c'est une mission de sacrifice. Le Chef de Corps fait brûler les archives et tout le monde se fait un moral à la hauteur des circonstances.

Contrairement à nos prévisions, vers 16 heures le calme renaît. A 19 heures l'ordre nous parvient d'un regroupement du bataillon dès la tombée de la nuit à LIESSE. CHIVRES sera abandonné. Quelques artilleurs à pied du 4^e Groupe autonome d'artillerie, combattant en fantassins, s'installeront au pont sur le canal d'assèchement pour interdire la route MONTCORNET-LAON. Ils disposeront pour remplir cette mission, uniquement de leurs mousquetons et de quelques fusils mitrailleurs modèle 1915.

Le départ de CHIVRES s'effectue sans incidents, des crêtes à l'Est, l'ennemi effectue des tirs de mitrailleuses impressionnants mais inoffensifs avec balles traceuses, mais sans inquiéter en rien notre repli.

Dans la même journée du 18, plus au Sud, à SISSONNE la 2^eme Compagnie a également pris le contact de l'ennemi. Elle a dû replier ses postes avancés pour concentrer ses efforts en vue de la défense du village. L'engagement a été assez violent. Le Sergeant FAURE, le Chasseur DUC sont tués, le Chasseur VINCENT est blessé.

Cependant le 18 soir, vers 23 heures, le Bataillon est regroupé à la sortie Ouest de LIESSE. Il embarque dans les cars de la 863^e Cie du G.A.T.P. 147/41, ceux-là même qui l'ont enlevé de CHALONS et qui ont été maintenus à la disposition du 4^e Bataillon pour remplacer les moyens de transports organiques inexistants. Des autocars de réquisition dont quelques-uns de 45 places remplaçant des tracteurs de 10 places blindés et chenillés sont évidemment des "erzats" très approchés mais ils nous rendront de précieux services pendant toute la campagne.

Les moins enthousiasmés furent je crois nos bons conducteurs "tringlots" qui se virent non sans appréhension incorporés dans un bataillon de chasseurs et dans une division qui leur apparaissait destinée à fréquenter un peu trop les endroits agités. Ils se feront d'ailleurs très bien à leur nouvelle ambiance et nous rendront les plus grands services.

Le 19 vers 3 heures la 4^e débarque à quelques kilomètres plus à l'Est. Le 3^eme Compagnie et une partie du P.C. Bataillon aux environs de la gare de LAON, le restant du bataillon à ATHIES; Deux heures plus tard se déclanchera l'attaque en direction du Nord sur CRECY-SUR-SERRE, dans le flanc des colonnes motorisées allemandes qui glissent vers SAINT-QUENTIN.

Mais ceci est une autre histoire qui sera racontée plus loin.

- Tu fais partie de l'Amicale:

C'est bien.

- Fais des adhérents

Ce sera encore mieux.

- Maintien ton esprit chasseur

Ce sera parfait.

Les révolutions se succèdent, les religions, les Gouvernements, les lois changent et la justice est toujours aussi équivoque, toujours impuissante. Que dis-je c'est cette déception de la justice qui fait le malheur général. Comme au temps de l'initiation première, les esprits rêvent de droit, d'égalité, de liberté et de paix. Mais ce n'est toujours qu'un rêve: la foi s'est éteinte et la vérité ne s'est pas montrée; la maxime de l'intérêt propre, à paine adoucie par la crainte des Dieux et la terreur des supplices, gouverne seule le monde; et si les meurs de l'humanité se distinguent jusqu'ici de celles des bêtes, c'est par cette comédie juridique, dont la bêtise de celle-ci les rend moins incapables...

Le désastre est dans le corps social, le droit faible, la loi incertaine; par suite, l'Etat vacille entre l'absolutisme et l'anarchie, le magistrat reste sceptique, la masse dissolue et malheureuse.

(PROUDHON à Justice - 1848)

LES COMBATS DES 17 AU 19 MAI AUTOUR DE LAON

RECIT D'UN TEMOIN

NOTA. - Les passages ci-après ont été extraits du Journal de Guerre d'André SOUBIRAN paru à la Librairie DIDIER sous le titre: "J'étais Médecin avec les Chars".

L'auteur était médecin au 3^e Régiment d'Autos Mitrailleuses. Ce régiment, du 16 au 20 Mai s'est trouvé engagé dans la région de LAON. Il a précédé la 4^e D.C.R. à MONTICORNET le 16, s'est battu en avant de SISSONNE le 17, était en réserve à MARCHAIS entre SISSONNE et LAON le 18 et à LAON le 19; s'il n'a pas été engagé dans les combats sur la Serre, du moins un élément d'artillerie tractée de la Brigade à laquelle appartenait le 3^e Régiment d'artillerie a-t-il appuyé la 4^e D.C.R., et c'est ainsi que nous avons une saisissante et poignante évocation du champ de bataille au Nord de LAON.

La quatrième division cuirassée est arrivée cette nuit et s'est mise en place derrière LEBASSE, tout près, dans la forêt de SAMOUSSY. Ce matin à 4 heures elle a attaqué vers MONT-CORNET-DISY. Nous allons être relevés.

Ainsi cette nuit, les gros chars lourds qui faisaient trembler les ponts et les routes sur leur passage sont montés vers nous à notre secours. Nous n'osions pas y croire. Pourtant ils sont là. Les chars puissants! La Division cuirassée, reine de la guerre moderne! Maîtres-mots qui imposent leur force, redonnent tous les courages, égalisent les chances...

Dans l'après-midi, l'ordre arrive de nous diriger sur MARCHAIS, à deux kilomètres à l'Ouest, avec ce qui reste du régiment: cinq auto-mitrailleuses utilisables, une trentaine de sidecars.

La petite route est toute droite à travers des marais frangés d'iris et de roseaux.

MARCHAIS, petit village loin des grandes routes, n'a pas été bombardé. Peu de troupes ont dû y passer. Les habitants sont là.

- Vous venez cantonner, Monsieur le Major?

Je n'ose leur répondre qu'on vient peut-être aussi pour se battre, tant la guerre leur paraît encore lointaine.

Les combats se sont déplacés vers LIESSE. MONT-CORNET a été pris, perdu et repris plusieurs fois dans la journée par la 4^e Division Cuirassée (on m'a appris qu'on disait plus familièrement la 4^e D.cu.)

Elle n'a pas pu se maintenir devant l'aviation allemande et sans infanterie. Elle recule vers LAON.

Les débris du Régiment se battent à nouveau aux abords de SISSONNE.

Après l'échec de l'attaque sur MONTCORNET, repris et reperdu par la 4^e D.cu. le 17, une nouvelle attaque a été lancée ce matin à 4 heures au Nord de LAON, dans la plaine de la Serre, pour tenter de couper de flanc l'armée allemande en marche vers l'Ouest et de rétablir la liaison avec nos troupes des armées du Nord.

Le premier objectif est la Serre et le plateau de PARGNY-LE-BOIS.

LAON est déserte, rues vides, places nues, maisons fermées. C'est la première ville un peu grande que je vois dans cet étrange vuvage d'habitants. Il est opprimant et morne.

Cette ville haute dort comme si la nuit était devenue brusquement le jour, comme si un carillonn un oublieux ne l'avait pas réveillée avec l'angélus de l'aube.

Autour des clochers de la cathédrale volent des corneilles. Pas une robe noire sous le porche, pas un bruit. Quelques sentinelles gardent les carrefours importants.

A côté, un gros char. Le Lieutenant Chef de char est là. Nous bavardons. Il appartient lui aussi à la 4^e D.cu. Il me fait les honneurs de son engin que je regarde avec curiosité. Un gros char B. Trente-deux-tonnes. Quatre hommes d'équipage. Un canon de 47, une mitrailleuse de tourelle, un canon de 75. Dans la pénombre luisent les casiers d'aluminium et les culots des cartouches d'obus. Tout à fait à l'avant, la place du pilote et son volant. Le tube du 75 est à sa droite. Derrière lui, la place de l'aide-pilote. Près des moteurs, la place du radio. La tourelle avec les tentes de ses épiscopos, les tambours pour la mitrailleuse, les obus de rupture et les obus explosifs de son canon de 47. Là je me retrouve un peu. C'est, en plus grand, semblable à la toute petite tourelle du char de cavalerie. Mais l'ensemble est monstrueux.

Nous étions engagés comme soutien d'artillerie de la 4^e Division cuirassée pour l'attaque sur la Serre. L'attaque a commencé vers quatre heures ce matin. Les trois cents chars de la division ont avancé magnifiquement comme à la manœuvre. Puis à CRECY-SUR-SERRE, ils sont tombés sur une énorme embuscade. Tous les villages étaient des redoutes antichars. J'avais heureusement fait mettre un relais sanitaire dès hier soir devant la gare de LAON. A FOUILLY, derrière CRECY, j'avais le premier poste de secours. Il a vite regorgé de blessés, de brûlés. Il y en avait dans toutes les caves, lorsque le village même a été terriblement bombardé. Des caves pleines de blessés se sont effondrées. Grâce au relais de la gare j'ai pu à peu près tout ramener. Mais ce n'était encore rien. Jusqu'à trois heures du soir nous n'avions rien vu. La contre-attaque allemande a commencé. Je savais qu'elle serait dure. Mais ça... ça...

Il s'arrête un instant, empoigné par la vision. Il reprend aussitôt:

- La contre-attaque a été inimaginable. Tout a donné contre nous. Les chars, l'artillerie, les mines et surtout l'aviation. Alors c'est devenu un cataclysme.

Ils ont attaqué par vague sur des kilomètres de profondeur sans arrêt. sans arrêt, à trente mètres ils ont tout bombardé. Les routes, les ponts, les villages et tous les ressemblent de chars, nos batteries, tout ce qui passait, tout ce qui remuait, tout ce qui vivait, tout...

Pendant des heures nous avons vécu au milieu des éclatements, dans une fumée noire, des retombées de terre. Quand l'aviation se calmait un peu, qu'on pouvait voir un instant dans la fumée, je me précipitais avec mes infirmiers, mes brancardiers pour ramasser les types qui râlaient, qui appelaient, qui hurlaient partout. Les chars, même les gros, étaient cloués au sol, incendiés. Les équipages en sortaient, les vêtements en feu, se roulaient par terre de souffrance. Il fallait les tenir pour pouvoir les éteindre, il fallait aller chercher les blessés qui ne pouvaient pas sortir, avant que le char ne saute. Chaque fois que j'entraais dans un char, je me demandais si j'allais trouver des morts ou des vivants. Je titonnais avec l'angoisse en rencontrant des corps. J'ai sorti comme ça un lieutenant. J'avais pris le premier corps que j'avais trouvé, au hasard, il m'a crié: "Tu m'emmerdes, ne t'occupe pas de moi, sauve mes hommes". Je l'ai tiré quand même, il avait la joue arrachée, il n'avait plus de jambes, il ne le savait pas et il me demandait: "c'est grave?" et il est mort.

"J'ai pris sa plaque d'identité. Il s'appelait YOUNG. Celui-là je ne l'oublierai jamais..."

Les chars incendiés sautaient avec des explosions formidables, des tôles partaient en chandelles, des morceaux de blindages retombaient. Nous étions au milieu d'un demi-cercle de chars déchiquetés, rougis par les flammes dont les obus explosaient; partout des corps brûlaient, qui se recroquevillaient dont les chairs éclataient.

Un infirmier, pendant qu'il essayait de sauver l'équipage a sauté avec un char. Le sanitaire a reçu une torpille. Des brancardiers ont été tués.

Il a fallu se replier lentement, le plus lentement possible pour que les chars qui pouvaient encore bouger aient le temps de suivre.

Ce qui restait de nos batteries a protégé la retraite. Dans une bagarre pareille, il n'était plus question de tactique. Elles ont tiré à vue sur tous les chars allemands qui se présentaient. Ma seule consolation est d'en avoir vu flamber quelques-uns. Les batteries ont tiré, combattu, riposté jusqu'au dernier obus. Nous sommes partis avec elles, les derniers, et j'ai eu la chance de ne laisser aucun blessé sur le terrain, tous ont été ramenés. Je ne sais plus comment nous sommes là, sortis vivants de cet enfer. Je ne sais même plus ce qui reste du régiment. Les chars, eux, ils doivent continuer à flamber et à sauter dans la plaine. C'était l'enfer... l'enfer....

Mais plus terrible que cet enfer, il y a l'échec de l'attaque. Ce soir, c'est un grand espoir qui tombe...

Que pourrais-je dire à cette détresse?

De l'artillerie tractée passe près de nous, les débris de son régiment. Nous encombrons la route. Il me dit au revoir, rejoint pesamment sa voiture et part dans la nuit, accablé comme tous les survivants de la bataille. Comme tous ceux qui à cette heure savent le terrible bilan.

LE BULLETIN DEMANDE DES COLLABORATEURS

Tous vous avez écrit de votre peine, de vos souffrances, avec vos nuits sans sommeil, avec vos marches et vos travaux harassants, avec votre cerveau et votre cœur, avec votre sang souvent, l'histoire du 4^e.

Ecrivez-là encore pour ceux qui ne savent pas... pour plus tard... et aussi pour vous, pour nous, pour nous aider à croire malgré les jours désespérants actuels. qu'il y a encore de vrais français, que nous ne sommes pas un peuple épuisé, vidé, dégénéré, fichu, comme certains étrangers nous le crachent à la figure.

Soyez nos collaborateurs. Envoyez-nous de petits récits, de scènes typiques vues, vécues... ils seront arrangés retouchés si nécessaire mais en leur maintenant leur principale qualité la sincérité, ce qui leur assure la fraîcheur.
